

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Ignace MARIETAN

Chronique

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1905, tome 7, p. 159-160

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

CHRONIQUE

Nous étions donc partis pour seize jours... et que de projets n'avions nous pas faits en route ! Pour les exécuter il aurait fallu des mois, il aurait fallu « prendre la lune avec les dents ». Nous avons cependant bien profité de nos vacances : nous les avons passées près de nos bons parents si heureux de nous revoir ; nous nous sommes reposés des fatigues que deux longs trimestres avaient accumulées dans nos jeunes cerveaux. Mais nous n'avons pas oublié de nous amuser, c'est naturel à notre âge : nous avons fait de joyeuses promenades, des courses même, bien que nous ayons dû compter avec la pluie, qui a noyé plus d'une partie de plaisir, la malheureuse ! elle nous attend toujours en vacance, même au mois de mai.

Tout à coup, au moment où le rêve était le plus charmant, une secousse de tremblement de terre nous rappelle à la réalité : « St-Maurice, en voiture ! » De vrais pionniers intellectuels comme nous ne devaient pas se laisser émouvoir pour si peu. Du reste, la science est si belle, si attrayante, le but où tend l'étudiant si noble, que c'est avec plaisir qu'après avoir savouré pendant quelques jours les délices de la maison paternelle, nous sommes venus rejoindre nos maîtres pour gravir avec ardeur la dernière étape de notre année scolaire.

Qu'il fait bon revoir sa petite chambre, et comme on y repose bien ; aussi, le lendemain de la rentrée, nous allions dormir bien longtemps, quand, à six heures, nous fument réveillés par un bruit insolite d'acier frappant la terre. Nous nous rendîmes à la Grande-Allée : ô profanation, le mur, cette barrière infranchissable et sacrée, contre laquelle sont venus se briser tant de rêves, tant de tentatives hardies, le vieux mur est tombé sous la pioche inconsciente de robustes ouvriers. A cette vue, un sourire de satisfaction effleura bien des lèvres ; hélas ! ce n'était pas tout, nos arbres, quelques-uns du moins, qui nous protégeaient avec tant de soin contre les rayons du soleil, et que nous nous attendions à retrouver si beaux, nos arbres avaient disparu, emportant dans leur chute le célèbre jeu de quilles des « gosses », cet impassible témoin de tant de ruines. Dans la partie inférieure de notre cour, s'agite tout un monde d'ouvriers ; ces fils de l'Italie, dont quelques-uns sont encore de notre âge, nous regardent avec sympathie, et paraissent envier notre situation, en contemplant nos joyeux ébats. Ils sont bientôt détrompés quand ils voient quelques-uns d'entre nous saisir avec tant de gaieté la pelle et la pioche. Pourquoi faut-il que nos oreilles soient fermées à la belle et harmonieuse langue de nos voisins du Midi ? Nous leur ferions comprendre que nous nous intéressons à eux, que nous aimons les travailleurs. La vue de ces travaux assez considérables, exécutés avec tant d'activité et de discipline, le spectacle de l'ouvrier au travail, a fait naître en nous de sérieuses réflexions. Nous apprécions davantage la faveur

que Dieu nous a faite en nous permettant de nous livrer au noble travail de l'intelligence et de recevoir une éducation supérieure. Ce n'est pas à dire que la vie d'étudiant soit sans épines, non, elle en a même parfois de bien piquantes.

Mais on y trouve aussi la joie et la franche gaieté. J'en ai pour preuve la réunion annuelle, le 11 mai à Viège, de la « Vallensis », société composée des Etudiants-Suisses de nos trois collèges. Rien n'a manqué à la fête : un radieux soleil de printemps répandait à profusion, sur la nature en ce moment si belle, ses longues gerbes de lumière. « Viège la belle » avait pour nous recevoir revêtu ses habits de fête. Son accueil si sympathique devait nous faire éprouver ce sentiment du délicieux « chez soi » qui nous mit si bien à l'aise et donna immédiatement la note gaie à notre fête. Touchante et belle cérémonie que celle de l'office divin : la présence des magistrats du pays à côté des ecclésiastiques, et derrière eux cette jeunesse d'élite nous disent assez que les Etudiants-Suisses sont la force et l'espoir de l'avenir catholique de notre cher Valais.

C'est ce noble idéal que dans une vibrante allocution nous retrace le Curé de Viège. La grande salle de l'Hôtel-de-ville aux murs ornés d'antiques boiseries, nous reçoit ensuite pour la séance. Les travaux sont présentés : M. l'avocat Leutzinger nous parle de l'économie politique du Valais, nous révélant un champ d'action auquel nous n'avions guère songé. Puis M. Imesch nous donne un long travail sur l'histoire du Valais. La réélection du Comité termine la séance.

Au banquet, des voix éloquentes s'élèvent : M. Imesch, président de la Valensis, M. de Courten, vice-prés., M. de Roten, conseiller national, et nombre de professeurs. Qu'il fait bon entendre cette parole enthousiaste et persuasive à la fois d'hommes qui consacrent leur science et leur talent au service de l'Eglise et de la Patrie. Puis, c'est le tour de la Kneippe qui déroule, sous la direction du président central, ses périodes successives de discours et de chants empreints de la plus franche gaieté. Malheureusement, le temps fuit et déjà l'heure du départ approche. Il nous en coûte de prononcer cet adieu toujours triste ; aussi, un charme secret a ramené plus d'une pensée à « Viège la belle ».

Pourtant St-Maurice a aussi ses agréments, surtout au mois de mai : le mois des fleurs, le mois de la douce Vierge Marie. Aussi quelles jouissances dans nos petites promenades à travers la campagne qui revêt ses riches atours, sur les coteaux ombragés, sur la verte pelouse. Et puis, à côté de ce renouveau de la nature, il y a le charme de la prière à la mère des chrétiens, les pieux cantiques, les ardesentes ferveurs.

Quels délicieux moments nous passons, le soir, aux pieds de Marie ! nous retrouvons là une mère bien plus attentive à nos besoins, bien plus puissante pour exaucer nos vœux, que celle que nous avons quittée en venant aux collèges. A elle donc toutes les aspirations de nos jeunes cœurs.

Ignace Mariétan